

BAROQUE

**Baroque**

**09-10 | 1980**  
**Méthodologie**

---

## Le point de vue de l'organisateur

Félix-Marcel Castan

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/baroque/518>

DOI : 10.4000/baroque.518

ISSN : 2261-639X

### Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 1980

ISSN : 0067-4222

### Référence électronique

Félix-Marcel Castan, « Le point de vue de l'organisateur », *Baroque* [En ligne], 09-10 | 1980, mis en ligne le 15 mai 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/518> ; DOI : 10.4000/baroque.518

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# *Le point de vue de l'organisateur*

Félix-Marcel Castan

---

## Intervention

Castan intervient pour écarter de fausses perspectives. L'initiative qu'il a prise avec Francis Courtès est aujourd'hui entre les mains d'un groupe de colloquants. Personne n'a capacité de régenter le travail de qui que ce soit. Que des équipes se forment dans les Universités, à l'initiative de telle ou telle personnalité, on ne pourra que s'en réjouir. Mais elles ne peuvent être formées à l'initiative du Colloque lui-même, qui n'a pas de structure administrative, ni de pouvoir directif, encore moins de force contraignante. Ce serait d'ailleurs réduire la portée d'un Colloque qui a pour rôle d'établir entre ses membres des liens de langage. Un lieu de confrontation à partir de travaux librement conduits. Le résultat le plus apparent en 1974 aura été de réhabiliter d'une certaine manière le concept de Baroque, sous certaines conditions, de le relancer, alors que de toute part, il était voué, semble-t-il, à l'abandon. Le concept était en difficulté, chez ceux-là mêmes et surtout ceux-là qui l'avaient le plus exploité, parce qu'on avait fait l'erreur de lui conférer une rigidité qui le rendait en fin de compte inopérant. On l'enfermait dans des conceptualisations qui semblaient nécessaires, chacun ayant la sienne, irréductible à toute autre. Après l'éclatement, le concept peut redevenir ce qu'il est, une simple incitation à des synthèses de plus en plus riches et cohérentes, grâce auxquelles la notion de civilisation prend forme et âme. Mais le travail des spécialistes reste autonome et obéit à ses propres normes. Nous ne sommes pas un groupe de travail, nous sommes seulement un groupe colloquant. Nous ne pouvons pas, quant à nous, décider des travaux.

1

Cela me paraîtrait impensable, et contradictoire avec notre statut juridique. La dynamique même du Colloque serait en question...

## Discussion

– COURTÈS : La dynamique du Colloque a fait surgir des problèmes que je dois dire pour ma part je commence à tenir. Je ne dis pas que je m'engage, mais que le problème du Baroque m'engage.

2                   – On examine l'extrême complexité d'une thématique comme celle de l'escalier.

– F. DRIJKONINGEN revient sur l'utilisation du langage. Dans quelle mesure donna-t-on alors la parole à la parole et dans quel but ? Ce fut d'abord jeu gratuit, comme une danse devant le miroir, pour fuir la réalité. Peut-être dans le Baroque prend-on aussi pour point de départ le langage, mais ce serait plutôt à la recherche d'un logos qui permettrait d'agir sur cette réalité. On désigne à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle le poète comme un créateur. Mais dès le XVII<sup>e</sup> siècle, et même le XVI<sup>e</sup> en Italie, cette idée apparaît. Le poète dans cette théorie utilise le langage non pas seulement sur le plan de la désignation, mais sur le plan du logos. Il serait intéressant d'étudier le rôle éventuellement subversif du langage dans cette société, et l'analogie non pas du mot à la chose mais de l'ensemble du langage à l'ensemble de la réalité.

3

– Le Colloque s’achève sur une évocation de l’Occitanie baroque. Auzias voudrait qu’on organise l’étude de ce domaine, et que l’on consacre une soirée à entendre de la poésie occitane. Anne Viguier, qui se dit occitane d’importation, a reçu comme une révélation bouleversante ces auteurs que personne n’avait mentionnés tout au long de ses études, comme s’ils n’avaient pas existé, Garros, Ader, Godolin, etc. Elle a commencé à réfléchir sur le rapport des langues (occitane et française) et sur les disparités dans l’usage qui en est fait par les écrivains de ce pays. F. Castan note la difficulté de faire connaître ces textes en traduction: aux difficultés ordinaires de la traduction, s’ajoute une difficulté de plus, qui vient de ce que la langue occitane est en situation de décalage, de dissymétrie par rapport aux langues nationales qui l’entourent. Il remercie Auzias d’avoir soulevé cette question qui lui va au cœur. La question occitane, c’est à la fois l’intervention directe des occitans dans la culture française, (Montaigne, du Bartas, Théophile, etc.), et le témoignage que les écrivains d’Oc d’autre part ont donné sur des situations concernant la France entière, notamment lors de la naissance du Centralisme français au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. S’il y a une France baroque, c’est plus particulièrement la France du Sud. La France du Nord, très tôt, a été amenée à élaborer au sein du Baroque les formes du Classicisme. Dans le Midi, il n’y a de classicisme que d’importation (seule exception : Maynard). La production méridionale ne semble pas pouvoir être qualifiée autrement que de baroque. Phénomène historique considérable pour la connaissance scientifique : il touche tous les arts, c’est un phénomène global. Les conditions de cette production baroque ne sont pas exactement les mêmes que celles d’Espagne, d’Italie ou de tel autre pays. D’où son importance, comme expérience de laboratoire. Pour nous, Occitans, il s’agit d’une littérature que nous ne savions pas lire, le me souviens d’une époque pas très lointaine où pas un seul écrivain occitan vivant ne prenait au sérieux ces auteurs. Si je m’y suis intéressé, c’est d’abord parce que j’avais aimé la poésie française de cette époque méprisée. Mais surtout en 1946 j’avais vu une exposition de peinture toulousaine dans laquelle j’avais pressenti brusquement un univers mystérieux qu’il faudrait explorer. L’attitude a changé peu à peu depuis. Si nous sommes devenus capables de lire ces textes, c’est parce que nous nous sommes posé la problématique baroque. Ces auteurs étaient encore plus abandonnés que les auteurs français, leurs contemporains : auteurs sans statut dans l’histoire. En tant que poètes baroques, ils acquéraient un statut. On imagine mal un no man’s land dans le domaine culturel. Les baroques français étaient marginaux par rapport à une littérature dite classique : ceux-ci n’étaient marginaux par rapport à rien. Ils n’existaient pas, c’était des morts, un cimetière. Tant il est vrai que si on ne peut situer un écrivain dans un espace relativement structuré, dans un panorama hérité ou reconstruit, on ne peut, on ne sait pas le lire. On le lit des yeux sans comprendre ce qu’il dit. Des lettrés qui se considéraient comme des maîtres du goût et dont la culture raffinée semblait universelle, moderne et ancienne, devant ces œuvres étaient dépourvus : ce n’était même pas de la littérature ! On constate ainsi que les significations sont portées beaucoup plus par les contextes que par les rapports immédiats que les mots soutiennent entre eux.

4

Entrons dans la voie des aveux : si j’ai engagé ici une action générale concernant le Baroque, c’est que j’ai pensé très concrètement que nous ne récupérerions jamais ce moment culturel, le deuxième grand moment créateur de la culture occitane, sans le replacer dans une perspective d’ensemble de connaissance du Baroque. L’Occitanie devient alors une sorte de miroir d’universalité.

- F. HALLYN cite d'autres exemples de littératures dites marginales. Il évoque un grand poète flamand méconnu. Auzias demande l'ouverture à toutes les cultures des petits pays d'Europe, dans l'intérêt de la recherche. F. Castan : il faudrait que la science française cesse d'être si contente de s'enfermer dans ses propres limites. Nous avons à faire tomber des barrières. On dirait que la science française veut ignorer ce qui l'entoure et qui échappe à la norme. Cela ne sert pas la compréhension de la littérature française elle-même. Il n'est pas bon pour comprendre Théophile de Viau d'ignorer qu'il était d'Agen, qu'il a fait ses études à Montauban et qu'il s'est formé dans un contexte tout à fait original. On parle souvent de Montaigne comme s'il appartenait à une planète, éloignée de Paris certes, mais étrangère dans son propre pays : or il est dans une certaine mesure l'expression de son pays. Entendons-nous : non pas l'expression folklorique, mais l'expression d'une situation, par rapport aux structures de la nation française, à la culture de son temps, à la problématique des Guerres de Religions, qui sont explicatives de certaines de ses prises de position. Ce n'est pas un hasard si du même Sud-Ouest sont parties les armées gasconnes tandis que Montaigne montait dans sa tour. Tout cela s'est passé dans un même univers, dont le centre n'était pas à Paris. À Paris, au même moment c'était la dégradation rapide du pouvoir monarchique. Dans cette Occitanie orientale au contraire, il y avait une ressaisie des pouvoirs, un autre pouvoir qu'ont représenté les armées d'Henri de Navarre, mais aussi des esprits aussi importants que La Boétie, Montaigne, Du Bartas ! une poussée vitale qu'on ne peut étudier en la découpant en morceaux et en la rattachant artificiellement à des systèmes auxquels elle n'appartient pas. Du Bartas appartenait au système de la Cour de Nérac. D'Aubigné était un ami d'Henri IV et de Du Bartas, et participait de ce système. Entre les divers pôles de référence, il y a des passages, non des frontières et des rapports parfois conflictuels, ou d'osmose. Il faut voir ce qui se passe dans ces ensembles, dans ces lieux de cohérence. Entre l'écriture de Montaigne et la situation des armées protestantes, il n'y a peut-être pas la contradiction qu'on imagine, mais des rapports dialectiques qu'on peut interpréter.
- Vilmos GYENIS s'associe au vœu d'ouverture, au nom de la science hongroise.